

Guy DENIS



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Paul MATHIEU

1995 - 2011

Au moment de parler de Guy Denis, encore faut-il savoir par où commencer ! Jongleur de mots – qu'ils soient voués à la poésie, au théâtre, à l'essai ou au roman – jongleur de rôles – écrivain, acteur, éditeur, parfois professeur de «franco-russe» – il court sans répit à travers scènes et à travers bois. Sa quête, que hante une soif de modernisme et de liberté, le mène sans trêve ni repos : vers quoi ? Vers lui-même peut-être.

Bien loin de renier son statut de fourmi (Capiche dans certaines parties de la Wallonie) de la littérature, Guy Denis revendique bien haut son droit à la parole. À la niche Capiche ! M'en fiche répondit l'écho... Et le poète court toujours.

Biographie

Né à Uccle le 3 mars 1942, Guy Denis passe son enfance dans les ruines de Bastogne. Après une licence en philologie romane à l'Université de Louvain, il entame une carrière d'enseignant à Arlon et s'établit à Attert.

Très vite, il va s'affirmer écrivain aux talents multiples : poète, romancier, homme de théâtre, essayiste, etc...Bientôt, il apparaît aussi comme un important animateur culturel et littéraire du Luxembourg.

C'est ainsi qu'il a notamment lancé la quinzaine des lettres luxembourgeoises (1975), collaboré au Centre Dramatique Ardennais, à La Fenêtre Ardente et au groupe poétique Nords, tâté de la critique littéraire, fondé avec quelques autres, à l'initiative de la Province, le Service du Livre Luxembourgeois, mis sur pieds une maison d'éditions, L'Ardoisière (1979) et une revue *Wallons-nous?* (1980); enfin, c'est lui aussi qui, en 1976, a créé, avec Marcel Penasse, le Capiche Arden Théâtre.

Homme aux idées toujours en mouvement, Guy Denis se dépense aussi sur le terrain et s'est révélé un véritable champion de course à pied.

Ses écrits lui ont valu, en 1977, le prix de littérature de l'Académie Luxembourgeoise.

Guy Denis est devenu un ardent défenseur de l'art pictural. Il a ouvert une galerie au début des années 1990 dans le petit village de Louftémont. De très grands noms s'y sont succédé tout comme des artistes moins réputés...

Bibliographie

Poésie :

- *Rituels d'ici et d'ailleurs*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1972.
- *Les vents gris*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1973.
- *Gaiïoules*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1974.
- *L'amour malade*, Paris, Millas-Martin, 1975.
- *À mer aveugle*, Virton, La Dryade, 1977.
- *La Gioconda*, Attart, L'Ardoisière, 1983.
- *Lettre de Bretagne*, Bonnert, L'Ardoisière, 1986.

Texte :

- *Mots Capiches*, Ottignies, Nords-Textes, 1976.

Romans :

- *L'homme noir*, Bruxelles, De Méyère, 1976.
- *Une phrase pour Orphée*, Attart, L'Ardoisière, 1981.
- *Les fantastiques et héroïques aventures de Capiche le Niche en Ardenne et autres lieux bouseux*, Bruxelles, Paul Legrain, 1982.
- *Le morpion*, Attart, L'Ardoisière, 1983.

Contes et nouvelles :

- *Raconte-moi l'Ardenne*, Paris-Gembloux, Duculot, 1977.
- *Une Ardenne*, Bruxelles, P. Legrain, 1978 ; photos de René Steimes.

Théâtre :

- ***Mots Capiches***, Aubange, Capiche Arden Théâtre, 1976. Mise en scène de Marcel Penasse.
- ***Capiche prend le maquis***, Virton, La Dryade, 1977; Attert, L'Ardoisière, 1981.
- ***Capiche au tribunal***, Attert, L'Ardoisière, 1979.
- ***Capiche au pays des Piratomes***, Attert, L'Ardoisière, 1982.
- ***Rêveries d'un coureur solitaire***, Bonnert, Ewaré, 1989.
- ***Vercingétorix***, Bonnert, Ewaré, 1989.

Pièces adaptées d'œuvres de l'auteur :

- ***La Gioconda***, Mise en scène de Jacques Herbet, Cosmoscénium Théâtre d'Arlon, 1984.
- ***Le morpion***, Mise en scène de Jacques Herbet, Capiche Arden Théâtre, Marche-en-Famenne, 1984.

Pièces inédites :

- ***Courir c'est la santé***, Cosmoscénium, 1981.
- ***Les Romanichelles***, Arlon, 1980.
- ***Cucuche, Nunuche, Fofolle et Cie***, Arlon, 1983.
- ***La folie de Sophie***, Arlon, 1984.
- ***Tristan mon amour***, Arlon, 1985.

Essais :

- ***Jean Mergeai***, Virton, La Dryade, 1976.
- ***Ceux d'Ardenne***, Ambly, La Fenêtre Ardente, 1976.
- ***Une terre de poètes***, Saint-Hubert, Service du Livre Luxembourgeois, 1975. Mise en images vidéo : JacquesFondaire.
- ***Hubert Juin ou le roman du vertige***, Virton, La Dryade, 1975.
- ***Hubert Juin***, Paris, Seghers, 1978.

Audio-visuel :

- ***Choute mu fi***, Chansons wallonnes, interprétation de Marcel Penasse, Prix au Grand Prix de la Chanson Wallonne, Chaudfontaine, 1977. (Quarante-cinq tours).
- ***Capiche le Niche***, feuilleton 2e programme RTBF, 1980.
- ***Capiche***, Attert, Capiche Arden Théâtre, 1982.
- ***L'écrit du coq***, Film Super 8 de Christian Rau, 1984.
- ***Guy Denis dit Guy Denis***, Casette sonore, Médiar Productions a.s.b.l., Arlon, 1981.
- ***Marie-Lou et Dédé. Cœurs jeunes, ventres gris***, cassette, Atelier Radio, Arlon, Adaptation et mise en ondes Philippe De Bernardi et Paul Mathieu, 1989.

Texte et analyse

Le navigateur

Mon défi? Traverser les glaces du pôle Nord sur mon voilier. J'ai vécu un an sur mon bateau, seul. Je ne me suis pas ennuyé un seul instant : d'abord, j'avais mon travail à faire, tenir le quart, surveiller ma voilure, préparer mes repas, nettoyer ma cabine, vérifier les cordages...

Mon voilier? Le Silencieux. Des mâts blancs, une coque bleue. Il glissait sur l'eau parmi les glaces pareil à un oiseau polaire. Sur mon navire je me sens libre, dégagé des contingences matérielles, la course au fric, au succès, au statut social. Au pôle tout est net, simple, presque abstrait. Les sentiments parasites n'ont pas cours ici; seule demeure la lutte contre les glaces, contre le froid, contre le sommeil, contre soi.

Je suis un lutteur, un sportif, et j'en suis fier. Jamais on ne détruira chez l'homme cet orgueil qui le pousse à aller au-delà de ses limites, vers l'inconnu...

Le soir, quand la bise glaciale ossifiait mon bateau, je descendais dans ma cabine, je faisais ma toilette, revêtais mon smoking, allumais un candélabre, et je soupais aux chandelles comme si je me trouvais dans un hôtel de luxe. Pourquoi? Par respect pour moi-même, par respect pour mon bateau peut-être.

La mer vrombissait autour de moi. Les mâts, battus par les vents, criaient. J'achevais de manger. Je branchais le magnétophone et, les yeux fermés, j'écoutais Mozart, perdu dans l'immensité blanche.

J'ai soixante ans. J'ai bourlingué sur toutes les mers du monde, connu vingt femmes de races différentes, eh! bien je ne me souviens pas avoir éprouvé de plus grand bonheur que celui-là : la petite musique de nuit entendue dans le désert de glace.

Je suis revenu au pays. J'ai vendu ma voiture, ma maison. J'ai dit adieu à mes amis, à mes parents. J'ai fait mon testament. J'ai embrassé mon fils. Je suis prêt pour le grand voyage. Je calfate Le Silencieux pour

repartir vers le Sud, cette fois, vers les îles Bienheureuses. Même si je n'atteins pas ces îles du Soleil, j'aboutirai quelque part. Quand on voyage, on aboutit toujours quelque part. Je découvrirai une terre inconnue peut-être, ou emporté par un typhon, la mâture de mon navire arrachée, la coque trouée, la mer furieuse portera mon corps sur l'île d'Avalon. À Dieu va! Kenavo!

(*Rêveries d'un coureur solitaire*, pp. 59-60)

Proposition d'analyse.

Dans ses *Rêveries d'un coureur solitaire*, Guy Denis a fait le portrait de toute une faune de sportifs venus d'horizons variés. Parmi ceux-ci, *le navigateur* est peut-être l'un des plus isolés de tous.

Les deux premiers paragraphes du texte envisagent successivement le pourquoi et le comment du défi sportif lancé à l'océan.

1er par. : Le narrateur commence par relativiser sa solitude; cette solitude humaine est largement contrebalancée par la richesse de l'instant qui emplit sa vie plus que de raison. À chaque moment, un souci nouveau vient le hanter. Il étale longuement le détail des opérations qui retiennent son attention, mais le *d'abord* qui inaugure la série semble les faire apparaître comme superflues ou forcées.

2e par. : On passe à l'explication du comment; le voilier au nom évocateur, Le Silencieux. Cette désignation fait sans doute référence au silence ambiant – celui du pôle – mais aussi à celui du navigateur – rançon obligée de la solitude. Le trait d'union métonymique qui relie le voilier au monde environnant se poursuit au long du texte; ses couleurs sont celles de la glace : *blanc et bleu*. Parallèlement, une métaphore le compare à un oiseau polaire qui se confond avec son biotope et *glisse en silence sur les glaces*.

Sa totale solitude entraîne le navigateur vers une plus grande liberté. Il peut se dégager de toute une série de contingences matérielles. En fait, le monde dans lequel il se trouve plongé lui permet d'effectuer bien des

simplifications dans sa problématique de vie : *Au pôle, tout est net, simple, presque abstrait*. Ou, plutôt, les difficultés rencontrées sont d'un autre ordre et, finalement, peut-être pas si différentes de ce qu'il devait affronter auparavant, l'essentiel restant bien *la lutte... contre soi*.

3e par. : Cette lutte est placée sur un plan «sportif»; il faut cependant noter que la compétition n'est pas mise sur un piedestal puisqu'elle amène un sentiment d'orgueil...

4e par. : Une autre métaphore nous est proposée : le squelette sous lequel se profile la mort avec qui le froid a partie liée (*le froid, la pâleur...*) De plus, cela se passe *le soir*, moment de la mort (du jour). L'idée est encore prolongée par le *candélabre* et les *chandelles* (veillée mortuaire). Toutefois, le narrateur glisse lentement vers une autre manière de présenter les choses : la fête fastueuse dont le sens final lui échappe. Dans une certaine mesure, il se confond avec son bateau. À ce titre, l'hésitation quant à la personne à qui les honneurs sont rendus est particulièrement révélatrice.

5e par. : Le paysage marin s'anime de plus en plus, le navire apparaît plus que jamais comme le jouet des éléments qui font rage. Cette tempête contraste étrangement avec la tranquillité qui règne à l'intérieur du bâtiment. La transition entre les deux ambiances est particulièrement bien assurée par une phrase tout à fait neutre : *J'achevais de manger*. Dans le même ordre d'idées, Mozart semble la juste balance qui réunit le noir des yeux fermés à *l'immensité blanche*.

6e par. : Ce paragraphe sonne un peu comme le point d'orgue de la vie du navigateur (*J'ai soixante ans*) et celui du texte. On retrouve ici la réunion du silence et de la musique, du blanc et du noir, de la discrétion et de l'immensité.

7e par. : Cette dernière partie est nettement détachée du reste; elle apparaît comme une conclusion *a posteriori*. Le navigateur rentre chez lui pour mieux repartir.

Ce nouveau départ est minutieusement préparé, rien n'est laissé au hasard ni sur le plan humain (séparation des biens matériels, adieux aux siens...) ni sur le plan de la navigation. Mais, en définitive, sa destination n'a qu'une importance secondaire – du moment que ce soit *quelque part*. Et l'issue fatale elle-même n'est pas bien fixée. Si la mort est au rendez-vous, qu'est-ce que cela fait? *À Dieu va.*

La situation finale sonne d'une manière définitive. Son exotisme relatif montre bien que ce détachement ne doit pas nécessairement se traduire par un exil très lointain, puisqu'un exil suffit...

Choix de textes

Ça me botte

*Boire du Koumis
Accroupi devant un roc
Parler kymrique
En tapant sur mes frocs
Ça me botte*

*Voir les kroumirs
Valse la danse du kriss
Et pour un kreutzer
Entrer dans le kraal
Avec tous les mâles
Ça me botte*

*Émouvoir les korés
Avec des passes de quenottes
Leur baiser l'kiki
En retroussant mon kilt
Ça me botte
Pourvoir au sketch
Avec ma gueule de kraken
Et pour un kopeck
Bouffer du kouglof
Ça me botte*

*Savoir le djerk
Balancer les mamelles
C'est pas pour les koulaks*

*Ni leurs femelles
Ça me botte
À bas les fracs
Dehors les flics
Ici c'est le konzern
Du vrai kifkif
Ça me botte*

*J'en veux ras le bol
Du kola et du kirsh
Une trade mark ribote
Ça me botte*

(*Gaïoules*, pp. 18-19.)

Ma demeure

*J'ai bâti ma demeure
Là-bas sous le grand arbre
Qui monte comme un baobab
J'ai sous ma tête
Coussins de feuilles brunes
À mes doigts tant de branches
Que mangent les écureuils*

*Je semais tant de mots
Au long de mes balades
Qu'un jour j'eus l'idée
De les réveiller pour voir leur visage*

*Mille cailloux blancs
Pendaient comme des colliers
Aux arbres flous de la promenade*

*Ils dirent que pour prix de ma fidélité
J'aurais paradis nouveau inexplo­ré*

*Là plus de rides ni de douleurs
Et parfois au bord de l'eau
Je m'étale sur un pétale
Je dors au milieu des fleurs*

*Saules et sorbiers me fêtent
Voyez-vous ce nénuphar
Et plus loin les primevères
Voyez-vous le sanglier
Et plus loin le renard
Voyez-vous sapins lourds
Lièvres gourds de rosée
Je suis Prince d'Ardenne
Avec mes vers en gibecière*

*Pour habiter même maison
Mon ami baisse les paupières
Car il suffit d'un regard chaud
Pour devenir l'hôte des joncs*

(*Gaïoules*, pp. 90-91.)

Cher Alain,

En Ardenne, tu sais, le merveilleux s'inscrit dans la réalité. C'est notre nature qui veut ça! Songe, par exemple, au mystère de nos forêts. Ah! la forêt, Alain! Comment en parler sans lyrisme, sans jouer son petit poète? Elle habite nos regards et nos mémoires. La forêt, c'est notre océan à nous dont le poids de vagues festonnées de gentianes et d'aubépines, remue au vent du Nord, dont la crinière secoue des milliers de chevaux de

frise; de tous côtés, c'est un spectacle de la voir se pousser sur les épaules des collines, gluante de sève verte, allaitant nos rêves et nos espoirs, travaillant dans l'exaltation des brames...

Dans sa fourrure on ne marche qu'obliquement, saisi par la nostalgie que figurent les bruyères à la flamme mal éteinte, la débandade des rochers, le pivotement des hauts chênes, mille fantômes sous les paupières de ses eaux mortes, mille lèvres batraciennes soudées à d'autres lèvres, groin, museau, biches qui dansent, geais qui rient, éperviers de passage au-dessus des vagues chevelures.

La forêt!... partir le matin avec les chiens allongés dans leur course tandis que le jour lève son casque blanc, les lèvres un peu bleuies par le froid, s'en aller par-delà la limite brouillée des prairies, dans cette grande réhabilitation du monde, un lieu de chaleur aveugle, seulement attentif aux pulsations de ses artères, le seul avers du ciel, qui fonde la paix, où bavarde l'ébruitement des rongeurs, où déambulent les cracanelles, et dans une octave bleue, les gémissements du cerf. Tendre, dense, enveloppée d'aventures, le cœur n'y résiste pas à son lâcher d'images, troupeau de buses à l'assaut du ciel, déferlement des sangliers, l'arche des hêtres géants, et les visages occultés, qui apparaissent dans la trouée des clairières.

Laisse tes jambes aux brindilles, laisse son feu couvrir, que le merle s'envole, que Bayard galope dans les orientes de la forêt! La forêt est la légende de l'Ardenne.

Le bocage, sache-le, pleure la mort du lièvre, et chaque soir les branchures vont dire aux lapins blancs qu'elles entendent causer les chasseurs, car, bien sûr, moi aussi j'ai reçu la permission de tirer un coup de fusil, non sur un tronc d'arbre -cela aussi est un crime- mais sur une proie. Alors on ne voit plus le ciel, les jambes sont prises dans l'ouate des herbes, les arbres se sont perdus, tu ajustes, tu vises, l'index touche la gâchette. PAN! Un battement d'ailes, un cri.

Mais pleurer sur un lièvre mort ne sert à rien. Les hommes tuent, coupent, arrachent, trouent, c'est dans leur nature. Si la forêt recule ici, elle s'insinue ailleurs, poussant devant elle son barrage de ronciers et de chardons ; elle préserve le mystère malgré les bulldozers, les barrières de barbelés. Si elle devait mourir, les poètes la réinventeraient pour faire honte aux colonisateurs de l'Ardenne, urbanistes, promoteurs, les fous du fil à plomb, les monarques du béton.

Et voici, dans mes récits, presque tous mes récits, sa grande voix, flûtes, tambourins, crécelles, ses arbres en mouvance, ses feuillages de satin, ses regards voilés de cervidés, ses départs d'oiseaux blancs... La forêt ne peut pas mourir !

(Raconte-moi l'Ardenne, pp. 51-52.)

*bêêêck va à djok t'es à stoc baraquî t'es cacaille racaille twè qu'as facile à picoti picota gros mennir quand tu t'berdaches par ton mouzon d'la boustifaille à gogo alors qu'i n'ya des bribeus masoqueus ovrîs / ni des galoufs comme twè, qui trim'nu yè crach'nu qu'ont el balzin yè el creva
————— t'es del classe des grosses tièesses asteur to ris yè to piches comme on' gatte yè to vesses comme on cou d'poulain on flandrin bé mis bé achis / t'as ni honte fieu?
t'es soflé t'as des grossès têtes to djases pi qu'on pèpèye*

AT TAKA TA RAMA

(Mots Capiches)

*(miteux chiteux berlafs goulafs nos mots grelots nos mots
(paletots nos gorges lacérées pour parler une langue de
(neutralité puant suant Popol à scole Titine à l'usine
(Nestor Mathias dans les paperasses le coq s'enroule le
(coq bat la breloque cot cot lui si arsouille qui fait
(patte-mouille aux gros bédots cul-de-pétards gros*

*(lards Allez debout coquils coquelis coquès cocos coque-
(lets n'y a co des mouchons des morpions des capons des
(nènès des nènètes des tricheux striveux des minus des
(gugus des gogos des bigots
(è co è co è co*

(COCORICO

(Mots Capiches)

CAPICHE — Écoute...

INIAQUATOME, de long en large, bas. — Je n'entends rien, quoi?...

CAPICHE — Le silence, le fabuleux silence de la nuit, du désert, de la steppe, des glaciers, le silence miraculeux, bienfaisant, plus rare que le diamant...

INIAQUATOME atterré. — Hein? Où? Quoi? Comment?... Ici?... Non, là?... Oui, là!... ah! ah! je le tiens hein!... Il est là... NON!... Parlez! Parlez!... Chut!...

CAPICHE — Ici!

INIAQUATOME — Où?

MÉLUSINE — Là!

*INIAQUATOME court en ricanant. — Je l'ai! Je l'ai! Tra-la-la-la...
(Il reprend la mélodie de «sa» musique)*

CAPICHE — Silence, il y a un gros chat sur la balance! Comment c'qu'il pèse? Dix mille grosses fesses!

INIAQUATOME — Je vais lui couper la tête au silence, hihi! Un silence acéphale! Sans bouches, sans oreilles!

(Il coupe le spot. Noir sur scène.)

CAPICHE — *Un silence de mort! Le silence des suppliciés, le silence de la terre irradiée, le silence de Seveso et de Nagasaki!*

(Silence sur scène durant trente seconde à une minute)

INIAQUATOME — *Qui peut supporter ce silence? Qui? Hein? Hein?*

(silence de nouveau, puis petits bruits de moteur : frigo, lave-vaisselle, puis de plus en plus forts voitures, camions, boeing tandis qu'Iniaquatome crie :)

— *O bruits mélodieux de la Technique! Qui peut se passer de son lave-vaisselle, de son mixer automatique, de son ouvre-boîte électrique, de sa ratatine-ordures, hein? Hein? Maestro, bitte!*

(d'une chiquenaude, il fait se rallumer chaque spot jusqu'au plein feu puis :)

— *STOP! Coupez! (Noir de nouveau) C'est ça le silence hihi! Heinhein?*

(Capiche au pays des Piratomes, p. 37.)

Les Romainricains m'embarquèrent dans un break. Dès que la voiture se mit en route, ils m'immobilisèrent pour me chloroformer. Je me retrouvai, dans une chambre d'hôtel, sur un lit. C'était une chambre minable, le papier des murs déchiré, pas d'évier mais un bassin en fer, un lampadaire d'avant-guerre, une vieille table poussiéreuse qui boitait d'une patte. Je me croyais revenu dans le dortoir du collège, quand j'avais seize ans. Les lits s'alignaient l'un à côté de l'autre comme pour une parade; à côté des lits, une armoire sans glace – car il ne fallait pas se regarder pour ne pas pécher; devant les lits, un guéridon; sur ce guéridon un bassin en fer. En hiver, on claquait des billes.

La porte de la chambre grinça. Un personnage ubuesque entra : noir de poil, tête pareille à une casserole de soupe, des oreilles comme des

anses, une panse comme une «banse»⁽¹⁾, et sous l'uniforme gris harnaché de médailles, devait se cacher une «botroule»⁽²⁾ grosse comme un trou de cul d'éléphant. Deux gendarmes romainricains accompagnaient ce personnage shakespearien. Il se placèrent au garde-à-vous, de chaque côté de la porte. Je me levai.

Ach! Restez assis, che vous zen brie, cracha l'homme. Je m'abelle Herr Geuring, le bras droit du grand cacique Iniaqua. Fous bermedez.

Gueuring posa ses fesses avec politesse, sur une chaise branlante. L'opération s'accompagna du cliquetis joyeux de ses médailles, l'ordre de Saint-Popol, l'ordre des Chevaliers Ratés, et autres confréries du même ordre, décorations de Corée, du Vietnam, d'Afghanistan; breloques de vingt ans de service, et autres mastoques du genre.

Il reniflait entre chaque phrase. Il parlait en tenant son ventre à deux mains afin que celui-ci ne s'affale pas sur le sol et n'entraîne breloques, décorations, dans sa chute. Les honoraires de ce gars-là, pensai-je, ne sont certes pas honorifiques, mais pour moi, la fortune n'a pas empêché les emmerdements de me cueillir au réveil.

***(Les fantastiques et héroïques aventures de
Capiche le Niche en Ardenne et autres lieux bouseux, p. 101.)***

Les jours passèrent. Je continuai à hanter les ruines avec Freddy et les gamins du Pa-la-Yaut. Nous aménageâmes les ruines en fortin, avec des couloirs, des remparts, des caves, des pièges aussi, et des cachettes où nous entassions nos arcs, nos flèches, nos provisions d'antisoif. Tous les jours je revenais à la maison de plus en plus sale.

— *Regarde-moi ça, ta culotte, ta chemise tachée, et des taches de goudron... tu n'es plus un garçon, mais un morpion.*

— *Un morpion, qu'est-ce que c'est?*

1. «Banse» : panier à linge.

2. «Botroule» : nombril.

Mon père rit à gorge déployée. Il ne se moque pas de moi. Ma saleté le réjouit. Un peu plus il m'encouragerait à retourner m'encrasser dans les ruines.

— *Un morpion... ah... ah... c'est un garnement comme toi... mais...*

— *Mais sale comme toi! reprend ma mère, le regard sévère.*

— *Alors tous les gamins de Bastogne sont des morpions, dis-je.*

— *Non pas tous, corrige ma mère, pas les garçons qui se tiennent comme il faut.*

Mon père repart dans une nouvelle quinte de rires. Puisque je fais rire mon père, pour la première fois, je me sens intéressant. Je redresse la tête :

— *Eh! bien, je suis un morpion, dis-je.*

(Le morpion, p. 33.)

— *Voici la Paix, dit le Masque.*

Des marguerites volent autour d'eux, des saules pleureurs s'effilochent.

— *Laisse-moi ici, supplie Jo.*

— *Apprends d'abord à connaître Utopia, lui réplique-t-on sèchement.*

Et le Masque l'entraîne dans un verdure de soies, vers une cité lacustre qui se mire dans un anneau nocturne. Chaque pilotis paraît nier son galbe, chaque maison se fait pensive dans un décor de branchures gorgées d'eau. Si sèches jusqu'ici, les lèvres de Jo s'humectent, et son esprit s'ouvre large comme une coquille de mollusque qui avale le plancton.

Peu à peu une écume les enfouit. Je suffoque, mais il suffit d'une détente de jarret pour remonter à la surface comme une bulle.

— *Voici l'Apesanteur, scande le Masque. Poursuivons.*

Des algues les enlacent qui les transportent à présent à travers l'émeraude jusqu'à un éclatement de vermillon liseré de cuivre : des triangles dansent sur leurs pointes, des cubes oscillent, des pylônes virevoltent sans que leurs lignes acérées s'épaississent. Des éclairs mesurent par intermittence la perspective, où des hommes de feu découpent au chalumeau de leurs membres le coffret d'une nuit compacte et sévère, et le courant les pousse vers un cœur effrayant à force de blancheur.

Les ondes du réel sont brouillées au point que le cerveau de Jo est incapable de détecter une basse ou haute fréquence qui lui permettrait de construire un circuit logique de paroles et de silences! Jo se sent prisonnier d'un monde ionisé, domaine des rayonnements nébuleux, haut-parleur de langages inconnus.

Le masque a dit : «Voici la Lumière.»

(Une phrase pour Orphée, pp. 114-115.)

Je t'appelle la gioconda ma belle au visage de vierge florentinema belle à la chevelure de nuage qui dégouline je t'appelle belle mouillée de la nuit des ruisseaux de la nuit des oiseaux au bec rouge marqués sur la cicatrice de l'amour je t'appelle vêtue de vêtements de loutre dans une robe de jacinthe qui ne serait pas une robe je t'appelle t'interpelle ma belle au visage de Nausicaa

les fjords versent dans tes yeux tes doigts incendient les sierras de mes années Tu es Machu Pichu Katmandou ma renarde au ventre roux ma gazelle que je hèle dans les bosquets assis parmi les hommes du bush

*parmi les poètes du bois ma savane sous le soleil indien ma gitane
ondulée ma Pisane au corps jeune mon verger ma catalane il n'y a pas de
mots pour te dire pas de verbe pour te conjuguer te lier à la couche des
amours livresques ô mon anapeste cascade mon ivresse malade ma lame
ma flamme*

*je pose un long couteau de silex sur ta robe en peau de daim ta robe
qui n'est pas une robe mais une rose au creux de tes reins mais une
églantine sur chacun de tes seins ma vierge de rage et de cidre doux ma
belle de la faim et de l'aurore aveugle ma vierge aux lèvres de crépuscule
les mots vont par paire ils sont trop vieux pépères pour te dire laisse
glisser tes yeux le long de mon visage ma gioconda de Padoue*

*ma vierge andalouse laisse laisse pleurer les cierges de la nuit laisse
laisse les limaces cracher leurs yeux mauves laisse laisse glisser ta robe
sur l'étoffe de mon front ma tête sous les plis de ta robe blanche qui
chante chants plus hauts que les archanges*

(La Gioconda, p. 9.)

*Oui, M'sieurs Dames, le p'tit prof bien tof a son p'tit secret niais, invisible
de l'extérieur, un centimètre cube d'oxygène pur qui le fait survivre
jusqu'à la la la*

*Laissez-moi mon jardin na ne veux pas mourir ne veux pas pas pas
laissez-le moi*

*Là-dedans il y a guyguy quand il était petit, li tit titi, y a ma mère, y a mon
père, ya, ya, ya des larmes, beaucoup de larmes*

*— On dit, Monsieur, qu'un prisonnier doit apprendre à pleurer pour
supporter sa solitude.*

*Apprenez-moi, Monsieur, j'ai oublié, apprenez-moi, ne serait-ce que pour
le jour où je devrai inonder mon jardin, Mons... ap... ez...*

*Mais ma prison n'a pas de barreaux, tu sais, c'est un brouillard au centre
duquel je repose pose pose, équilibre, silence, attente, circulation normale
de l'hémoglobine, tension artérielle bonne, tu sais, dans ce brouillard, y*

a encore quinze ans de ma vie quoquotitididienne, il y a mes trahisons, mes petites, n'y a tout, n'y a beaucoup de souvenirs

(La Gioconda, p.23.)

Quel défi à relever contre ces ancêtres ceinturés de blé et d'orties!

De même Hubert Juin, poète, ne se classe pas seulement dans une classe baroque ou néo-lyrique, mais aussi, et on le sait moins, parmi les invocateurs de régions, les seuls encore qui entrevoient un horizon; il appartient à un régionalisme de la mémoire au même titre que Marguerite Yourcenar, un régionalisme qui se dit, qui se lit partout, puisque si la mémoire est singulière – comme la barbarie d'un patois –, elle s'adresse à d'autres mémoires, et au futur pour sa vie.

Savoir où cela s'écrit est important : un lieu, une région, une langue, une sous-langue, un corps, afin de ne pas se déprendre, perdre son identité, et sa conscience. L'absence de mémoire ou de territoire, est une forme de la déprise. Les discours qui goment les origines, s'enivrent d'eux-mêmes, se suicident. À un écrivain je demande simplement : où? S'il me répond : nulle part; s'il me répond : n'importe où, quelque part; cet écrivain-là n'a rien à me dire. Que vaut l'homme privé de ses singularités

(Hubert Juin, p. 21.)

Synthèse

Il est l'heure de rouvrir les livres, et vite encore. Dans le désarmant silence de la nuit qui vient, l'homme qui court nous apparaît essoufflé. Peinant, ahanant, il glisse vers l'écrit. La plume de Guy Denis est décidément partagée entre le populaire et le merveilleux ; il fait texte de toute voix et le wallon, joyeusement argotisé, banquette et ripaille avec la langue académique. Le théâtre -lieu privilégié de communication, de course communicative- laisse toute la place à l'homme, à ses graves peines de cœur et d'esprit : *Mon Christ s'entraîne chaque jour à porter sa croix, si jamais il devait recommencer!* ⁽³⁾.

Et c'est Capiche Denis qui prend le maquis avec la tendre complicité de Mélusine d'Ardenne contre les Iniaqua, les Romainricains et autres Piratomes bouseux... Ses cris de guerre décochés du fond de quelque terroir secret pourfendent à tout va les erreurs du monde en marche.

Dans sa poésie, déjà, les mêmes thèmes nous interpellent : *que maintenant j'endîve / De n'être plus ce morpion... que maintenant / Prisonnier des gaiïoules / Je regrette mon enfance!* ⁽⁴⁾. Ces thèmes, on va les retrouver tout au long de son œuvre. À jamais, dans le fond de l'âme un *moyenpetitgarçon* écologiste, Guy Denis torture les mots pour les pousser toujours un peu plus avant : *Mais capiches puces berluces hululent à mort à nos Profondeurs directeurs monseigneurs zieuteurs crâneurs bourrés au gnouf de liasses de biftons drivés à la chasse à courre* ⁽⁵⁾.

Et derrière ces mots valises, se cache la femme – toujours elle – la fabuleuse Gioconda, belle incroyablement.

Mais comment dire Guy Denis en trois pages? Dans *Mots Capiches*, la démarche (...) est simple et complexe à la fois : il part à la recherche de son propre nom ⁽⁶⁾. N'est-elle pas là sa quête suprême : celle de lui-même?

3. *La Gioconda*.

4. *Gaiïoules*, p. 81.

5. *Mots Capiches*, p. 27.

6. GERARD (A.), *Mots Capiches de Guy Denis; texte à lire, texte à dire*, Louvain-la-Neuve, S.E. (mémoire de licence), 1986, p. 8.

Et le reste ne serait que miroir déformant pour les alouettes de passage...

Ainsi, entre le morpion des ruines de Bastogne et l'écrivain d'aujourd'hui, le chemin est sinueux qui reconduit toujours au même point, à cette interrogation définitive...

Autour de moi le prosaïque! Franchir une frontière, laquelle? pour atteindre ailleurs. Je devinais que je ne l'atteindrais jamais cet ailleurs mais que j'étais destiné à le créer pour moi. Ainsi, mon récit magnifié du Tour de France, les jeux que j'imaginai, recelaient une puissance bien plus éclatante que la relation même passionnée des journalistes ⁽⁷⁾.

La meilleure manifestation de cette angoisse n'est-elle pas la dimension protéiforme des travaux qu'il a entrepris? Auteur, acteur, conteur, éditeur, professeur... toujours le même Graal qui se profile en filigrane. Il n'est jusqu'à son étude sur Hubert Juin qui nous le laisse entrevoir : *Cependant l'écriture doit rapporter pour sa peine, sinon, autant changer de métier ou de marotte, retourner au silence des gestes* ⁽⁸⁾. C'est, en définitive, une tentative de réponse au pourquoi de l'écriture. Mais quel besoin de réponse quand il suffit peut-être d'écrire? Tant pis pour les barrières; jamais à court, l'imagination de Guy Denis déborde lorsqu'il s'agit de passer outre les pièges de la jungle littéraire : *T'écris un bouquin. L'Édition n'en veut pas. Youpie! Tu en feras une pièce...* ⁽⁹⁾. C'est que les mots capiches fourmillent dans sa tête et dans ses jambes et le forcent à courir se montrer avec un autre visage chaque jour; barde barbu ou chauve hilare, il trépigne, rue et rechigne. Ses râleries s'étalent rauques sur les scènes du jour qui va. Le morpion littéraire s'ennuie dans les académies et bat la campagne wallonnant à tout va et l'âme hirsute. Il éclate parfois d'un rire gaulois pour célébrer dans un sérieux de comédie l'esprit celte qui couve en nous. Persuadé de ce que le fantastique couve sous le réel ⁽¹⁰⁾, il n'attend qu'un signe pour rallumer.

7. *Le morpion*, p. 125.

8. *Hubert Juin*, p. 13.

9. DETHY (Ph.), *Le morpion*. Namur-Transitions, décembre 1983.

10. SERVAIS (J.-Cl), *La Tchalette*, Bruxelles, Lombard, 1982.

À l'ère de Capiche, Guy Denis est un fesseur de verbe, un gifleur de style, un triqueur d'assonances. Faire péter les mots avant de leur accorder une signification est l'un de ses plaisirs presque maniaque ⁽¹¹⁾.

Et derrière tout cela se dresse encore l'Ardenne :

Tu sais dans les bois j'y vais tous les jours... les arbres, les arbres... marteler, regarder... l'air est bon, quoi... ça préserve les poumons... bon pour la santé, quoi... ⁽¹²⁾.

et un humour à toute épreuve :

*Aussi, chers lecteurs, je vous lance cet avertissement angoissé : regardez-moi, voyez ce qu'ils ont fait d'un homme sain, travailleur, normal. **PRENEZ GARDE AUX CHARDONS*** ⁽¹³⁾.

11. GEOFFROY (J.-L.), *Guy DENIS*, in *Écrits vains?*, dossier pédagogique du G.A.B.S., 1987, p. 30.

12. *Raconte-moi l'Ardenne*, p. 53.

13. *Idem*, p. 67.